

Chronique d'un génocide annoncé

Yves Rousseau

Number 86, Spring 1997

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/23576ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Rousseau, Y. (1997). Chronique d'un génocide annoncé. *24 images*, (86), 4–5.

CHRONIQUE D'UN GÉNOCIDE ANNONCÉ

PAR YVES ROUSSEAU

Dans la chronique précédente, on pouvait voir comment s'inscrit à la télévision une des figures majeures de l'actualité filmée: la catastrophe naturelle, ou comment la représentation est subordonnée à des critères idéologiques. L'information télévisuelle est une émanation d'un pouvoir, qu'il soit celui des médias en soi ou celui d'une volonté politique. Et ce pouvoir politique est plus que jamais subordonné au pouvoir économique. Les sondages récents disent avec une remarquable unanimité que la population n'a pas une grande confiance envers le politique. Je serais curieux de vérifier la confiance qu'accorde le public à l'information télévisuelle et surtout la mémoire qu'il en garde, du moins dans sa forme la plus courante: le bulletin de nouvelles.

Mais il existe aussi d'autres formes d'information à la télé. Parmi les plus intéressantes, figurent des documents qui ne renient pas l'héritage cinématographique, et plus particulièrement le cinéma documentaire, qui a certes perdu des plumes face à la montée du reportage, mais qui reste une référence incontournable.

Ainsi des films comme *Nuit et brouillard*, *Le chagrin et la pitié* ou *Sboah* restent des phares qui jalonnent non seulement l'histoire des images mais l'histoire tout court. Ces films diffèrent par leur forme de la production courante, mais aussi par leurs méthodes de tournage. Ces films, contrairement à l'actualité immédiate, ne sont pas visibles au moment des faits qu'ils évoquent. Ils sont réalisés *post facto*, avec

« Les limites de l'info quotidienne à la télé ne sont pas seulement économiques (tyrannie de l'instantané, le recul coûte cher) mais éthiques: les images prises sur le vif donnent souvent l'impression d'avoir été volées, et la dernière chose qu'on peut encore voler à un cadavre, c'est son image. »

tout ce que cela implique de recherche, d'approfondissement, de possibilité de synthèse. Ils sont donc à contre-courant du temps mondial instantané tel que prôné par CNN.

Les films précités ont aussi pour dénominateur commun de traiter du génocide nazi de la Deuxième Guerre mondiale. Un génocide n'est pas une petite affaire. C'est même la pire chose qui puisse arriver. Une catastrophe naturelle peut tuer beaucoup de monde, mais la catastrophe culturelle qu'est le génocide laisse des traces beaucoup plus douloureuses de responsabilité humaine. Ce n'est généralement pas l'affaire de la télévision, même s'il y a des morts, beaucoup de morts. Et montrer des cadavres aide-t-il à comprendre? Il faut essayer de se reporter trois ans en arrière quand les infos nous montraient les premières victimes du génocide rwandais. Pour la communauté mondiale, c'est devenu

vraiment sérieux quand une dizaine de Casques bleus belges ont été assassinés. Et aux infos, tout l'été 94 a passé ainsi, montrant des cadavres descendant les rivières rwandaises.

Qui peut prétendre avoir saisi les tenants et les aboutissants de la chose grâce aux infos? Dégoût, certes; impuissance, oui; révolte, d'accord. Mais où étaient la réflexion, la compréhension? Puis les caméras sont reparties. Mais pas toutes.

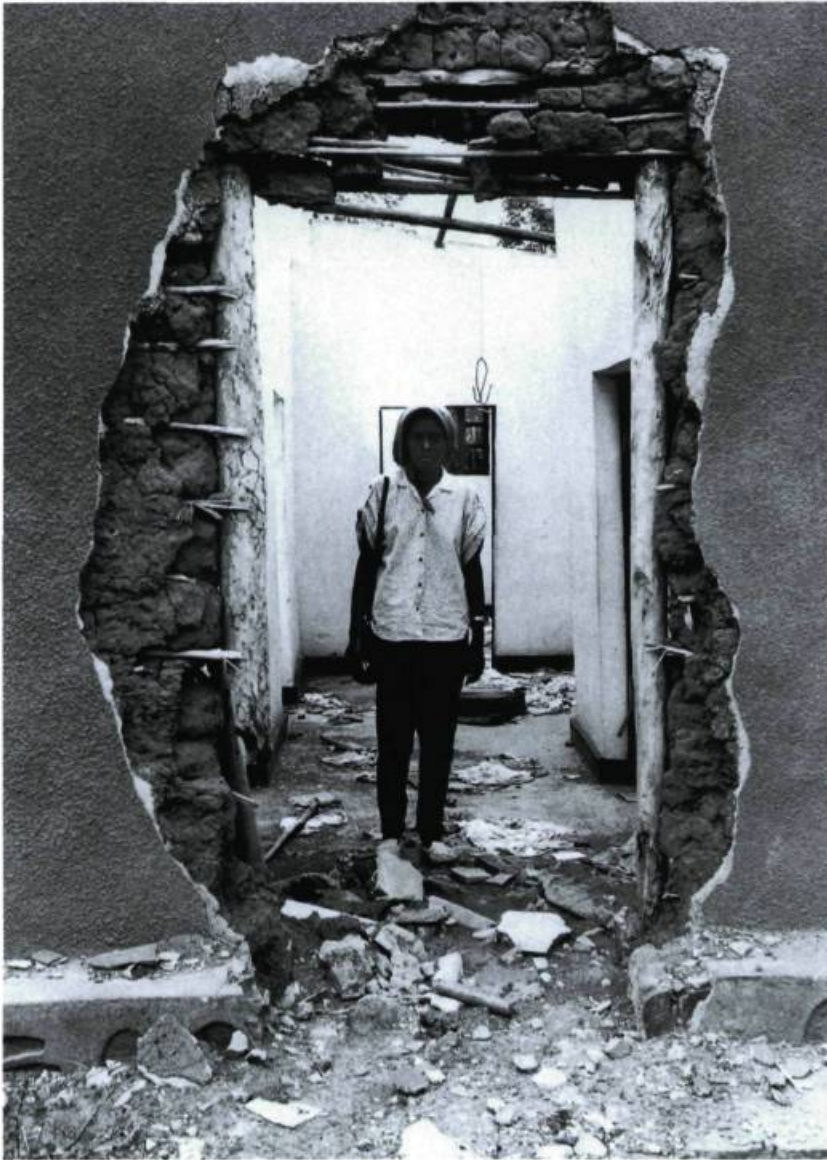
Ceux qui sont restés ont continué à tourner, amassant une somme d'images, d'information et de témoignages; mais surtout ils ont collé ces morceaux de chaos pour en faire une œuvre cohérente qui n'a pas à souffrir de la comparaison avec les films de Marcel Ophüls et de Claude Lanzmann. Le film dont je parle s'appelle *Chronique d'un génocide annoncé* et il est passé à TV5 l'automne dernier. Je n'en suis pas encore revenu. Ses auteurs sont

les cinéastes québécois Danièle Lacourse et Yvan Patry, et leur travail mérite qu'on s'y arrête.

Chronique d'un génocide annoncé est structuré en trois parties qui circonscrivent la planification, l'exécution et les conséquences du génocide. La matière est immense et le premier mérite du film est d'articuler clairement ce qui était au départ morcelé entre différents lieux, personnages, témoignages et archives. Car ce qui manque terriblement à l'info quotidienne, c'est un point de vue autour duquel s'articulerait la masse d'information. Lacourse et Patry ont pris du temps, sont revenus sur les mêmes lieux pour faire un véritable travail d'investigation. Ils ont également pris le temps de gagner la confiance de ceux qu'ils ont filmés, autre point où on constate que les limites de l'info quotidienne à la télé ne sont pas seulement économiques (tyrannie de l'instantané, le recul coûte cher) mais éthiques: les images prises sur le vif donnent souvent l'impression d'avoir été volées, et la dernière chose qu'on peut encore voler à un cadavre, c'est son image.

Les auteurs ont évité ce piège en se concentrant sur les survivants, qui évoquent ce qu'ils ont vu, plutôt que de filmer des morceaux de cadavres, et encore moins des massacres, ce qui serait le comble du sensationnalisme.

On s'attarde à des lieux qui ancrent le spectateur dans une réalité concrète, comme ce stade, qu'on verra à plusieurs reprises, qui devient comme un témoin de la tragédie. Ce stade a connu tous les usages possibles: terrain de



**Une étrange sensation de calme règne au milieu des ruines...
Chronique d'un génocide annoncé se concentre sur les survivants des massacres du Rwanda.**

sacre, laissant le champ libre aux assassins. Ironiquement, l'ONU a plié bagages le 11 avril, date anniversaire de la libération du camp nazi de Buchenwald, ce qui nous renvoie aux premiers plans du film, qui commençait par des images de la shoah et la charte de l'ONU qui proclame que jamais plus ne se reproduira ce genre de choses. Mais le Rwanda est «trop loin, trop pauvre, trop petit et probablement trop noir pour en valoir la peine», comme le rappelle une coopérante internationale. Ce qui est clair, c'est que les autorités internationales ne pouvaient pas ne pas savoir ce qui se préparait dans le pays le plus christianisé d'Afrique.

La troisième partie se consacre aux conséquences et à l'après-génocide. Là encore beaucoup d'indices disent que le bal de l'horreur peut reprendre, que les ruines fumantes n'attendent qu'un accélérateur pour s'enflammer à nouveau, que les cicatrices ne sont pas seulement inscrites dans les corps. Désespérant? Pourtant le film de Lacourse et Patry n'est ni pessimiste ni revanchard, il parle de justice et présente des êtres d'exception comme M. Sibomana, un journaliste qui a survécu et qui travaille à la reconstruction.

Chronique d'un génocide annoncé est ce que j'ai vu de plus fort à la télé depuis des lustres, et c'est, en plus, un vrai film de cinéma. ■

sport au départ, il est devenu un lieu de rassemblements politiques pour les massacreurs, prison et usine de mort pour les victimes et à nouveau prison pour les génocidaires. Images fortes: les détenus qui tondent le gazon du stade à la machette, répétant les mêmes gestes, avec les mêmes instruments que lorsqu'ils faisaient la chasse aux Tutsis et Hutus modérés.

Que dire du rôle de certains médias dans la préparation des événements? Pas besoin de télévision, la sinistre radio des Mille Collines (RTLM) a clairement préparé le terrain. Rien de très sophistiqué mais une indéniable

efficacité à partir de discours martelant à répétition, avec une brutale simplicité toute publicitaire, que les Hutus devaient tuer les Tutsis, et ce pendant des mois, en fait depuis novembre 1993.

Chronique d'un génocide annoncé est bien davantage qu'une suite de statistiques et de témoignages filmés. Bien que tourné dans des conditions difficiles, on note un souci non pas de faire de belles images mais des images justes. Dans leur simplicité, certains plans de feuillages, de routes, de lacs et de rivières font respirer le film tout en faisant réfléchir sur la précarité de la vie humaine. La musique de René

Lussier offre un contrepoint sonore à cette étrange sensation de calme qui règne au milieu des ruines. Une des séquences les plus fortes est celle où la fille d'un policier tutsi (toute sa famille a été assassinée) revient dans les ruines de sa maison. Elle fouille les débris à la recherche, se dit-on, de souvenirs à conserver. Quand elle a mis la main sur quelques photos et papiers, elle les brûle dans une étrange et triste cérémonie.

La seconde partie du film s'attarde à la défection scandaleuse des Nations Unies, qui ont rappelé les Casques bleus une semaine après le début du mas-